4ème année—N° 17. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 2 décembre 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN $2.00
SIX MOIS - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



Madame Sarah Bernhardt

...SOMMAIRE...

4ème année—N° 17. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 2 décembre 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

A Sarah Bernhardt

C'est elle . c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or ; n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

Frissons des lyres, chœurs sacrés, harpes d'Eole
Bruits de gloire tonnant dans des gerbes d'éclairs :
C'est elle ! regardez flamber son auréole
Sur l'azur chatoyant des beaux horizons clairs !

Elle vient, saluez ! Foules, baisez sa trace !
Cités, faites sonnez vos dianes !... Mais non,
Aujourd'hui c'est à nous, à nous ceux de sa race,
D'exalter son génie et d'acclamer son nom.

Elle vient du pays des aïux, elle est nôtre !
Dans un cycle inoui de triomphants succès,
Elle fait rayonner d'un hémisphère à l'autre
La majesté du Verbe et de l'esprit français.

Cette voix, c'est Paris qui sur le monde essaime
Et prodigue au dehors le plus pur de son miel ;
Ce geste, c'est celui de la France qui sème
Sa semence féconde aux quatre vents du ciel.

Cette âme est un clavier aux cent cordes, où vibre,
—Sanglot d'amour, fanfare ailée, hymne éclatant, —
Sur les plus hauts sommets, votre chant fier et libre,
O mâles héritiers des vieux bardes d'antan !

Vivat !... Mais elle fuit, son doux éclat se voile ;
L'astre inconstant s'en va luire sous d'autres cieux ;
Adieu !... Longtemps encore, ô radieuse étoile,
Les reflets de ton vol éblouiront nos yeux.

Va, poursuis ton chemin fleuri, franchis l'espace :
L'universel regret qui te suit du regard
Crie à tous: —Chapeau bas ! c'est la Gloire qui passe,
La gloire de la France et la gloire de l'Art !

....

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or : n'entendez-veus pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

LOUIS FRECHETTE.

La Jeune Fille dans les Bureaux

Un Montréalais, très en vue dans le monde des affaires, nous disait, il y a quelque temps :

—Si je devais mourir sans laisser un sou à mes filles, et qu'elles eussent à gagner leur pain, je leur recommanderais de se placer en qualité de servantes, dans quelques bonnes familles, plutôt que de travailler dans les bureaux.

Je me récriai. Mais plus tard,dans les loisirs de la réflexion, je me demandai si cet homme d'expérience n'avait pas un peu raison.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la jeune fille, en général, est bien peu préparée à la vie qui l'attend au sortir du pensionnat.

Heureusement, on commence à le comprendre dans les maisons d'éducation, et, je dois, en toute sincérité, reconnaître, que c'est avec une ardeur réelle que l'on recherche, aujourd'hui, — à Montréal, du moins, — tous les moyens pour améliorer le système de l'éducation des jeunes filles et le rendre plus effectif et plus pratique.

Il n'y a pas à se le dissimuler, le nombre de jeunes filles et de femmes que l'obligation de gagner leurs moyens d'existence jette dans la vie active, augmente tous les jours, et rien ne fait prévoir qu'un moment viendra où il pourrait décroître.

C'est bien beau de dire tout haut: "La femme doit rester à son foyer". Encore faut-il que ce foyer ne soit pas sans feu et qu'elle puisse y trouver, du moins, le nécessaire. Autrement, la voilà forcée de s'en éloigner pour gagner au-dehors la subsistance indispensable.

Ceci, d'ailleurs, semble maintenant bien compris et d'aucuns, qui, autrefois, levaient dédaigneusement la tête sur la jeune fille qui travaillait pour vivre, reconnaissent aujourd'hui que le travail n'est pas plus incompatible avec son honnêteté qu'avec sa dignite.

Puisqu'il faut donc, que la jeune fille, dans le plus grand nombre des cas, gagne son pain, il importe que ses études la préparent à cette destinée.

Il a semblé si rude à beaucoup parmi elles de se soumettre à cette pénible nécessité, après avoir cru à un avenir filé d'or et de soie, que l'expérience et la charite nous demandent d'épargner ces désillusions à celles qui nous suivent.

Nos maisons d'éducation semblent vouloir se charger de ce soin, et l'on ne saurait trop les encourager à suivre cette voie.

Aux Ursulines de Québec, par exemple, les jeunes pensionnaires sont obligées, pour remporter le certificat de graduée du vieux monastère, de subir leurs examens à l'Ecole Normale et de mériter, d'abord, leur brevêt d'ecole modèle.

C'est donc mettre dans les mains de la jeune fille, un outil puissant dont elle n'a pas toujours besoin de se servir, mais qu'elle retrouvera, avec reconnaissance, aux jours d'épreuve.

Voilà donc pour l'instruction de la jeune fille. A cette préparation intellectuelle, joignons, pour que celle-ci soit complète, l'éducation morale.

Les institutrices, qui gardent avec elles les jeunes filles plus longtemps que les mères, devront se prêter encore à cet enseignement.

Les bonnes religieuses surmonteront donc leur antipathie naturelle à parler des hommes, pour signaler aux enfants confiés à leurs soins les dangers que la fréquentation de ceux qui ne sont pas de leur sexe peut offrir à plus d'un point de vue.

Pour la jeune fille appelée à travailler dans les bureaux, l'homme, c'est-à-dire le patron, n'est pas le monstre à peindre sous des couleurs chargées, mais c'est l'ennemi naturel qu'il faut lui apprendre à redouter.

L'ennemi naturel, dis-je. Celui que les jeunes cœurs, débordant d'affection, et trop facilement impressionnables, seraient portés à traiter avec trop de faveur, et qui ne peut rendre qu'avec de fausses pièces, la monnaie de leur tendresse.

C'est vis-à-vis de celui-là qu'elles devront apprendre à être polies, déférentes, mais froides, réservées et d'une dignité qui ne se démentira jamais.

C'est, au point de vue de cet ennemi naturel, que ce père dont je citais l'opinion tout à l'heure, disait : "J'aimerais mieux mes filles servantes que dans les bureaux."

Il y a pourtant, pour les jeunes filles exposées à ces dangers, de nobles exemples à suivre et à rappeler.

Ne devrait-on pas encore mettre la jeune fille inexpérimentée en garde contre le danger des cadeaux?

La première bonbonnière, — début ordinaire des galanteries masculines — devrait être accueillie avec une froideur si marquée qu'elle découragerait toute répétition de cette politesse intéressée.

Il est de règle qu'un patron, un chef de bureau ne peut se permettre d'offrir à sa sténographe aucun cadeau, si ce n'est à l'époque de la nouvelle année, où il convient de récompenser ses services d'une façon tangible. Toute démonstration de ce genre n'ayant pas cette cause, doit indiquer à celle qui en est l'objet qu'elle contracte vis-à-vis du donateur des dettes qui se paieront peut-être avec des larmes.

Disons aussi aux jeunes filles qui travaillent parmi les hommes, qu'à de rares exceptions près, elles seront respectées, si elles font comprendre qu'elles sont respectables. La première familiarité qu'on tolère, par timidité ou par faiblesse, est le premier pas sur la pente glissante et il faut ensuite un effort bien plus énergique, bien plus persistant pour regagner le terrain perdu.

La mise d'une jeune fille de bureau donne encore une assez juste idée de ce que l'on peut attendre d'elle.

Quand je vois ces pauvres fillettes dans des toilettes recherchées, décorées de bijoux et de mille nœuds de ruban, je ne les juge pas mais, mais, je me dis en soupirant: Quel dommage qu'on ne leur ait pas enseigné combien cet étalage est de mauvais goût et combien il les déprécie dans l'estime qu'elles sont en droit d'espérer de tous.

La jeune fille qui travaille doit viser, quand elle est au bureau, à la plus parfaite simplicité, éviter, dans les couleurs, les tons criards, les vêtements dispendieux et les bijoux.

Cette recommandation n'exclue pas l'élégance discrète et la distinction permise, de sorte qu'au point de vue même de la coquetterie féminine bien entendue, une robe modeste et sobre ne fera rien perdre aux avantages naturels.

Ce sont autant de choses à répéter aux jeunes filles que le sort destine au grand combat de la vie.

Et que d'autres choses encore, qui ne peuvent s'écrire en toutes lettres, mais que l'on doit dire et redire sans jamais se lasser!

Institutrices religieuses ou laïques, vous avez un grand devoir à remplir.

FRANÇOISE.

Le numéro de Noel et du Jour de l'An

—DU—

"JOURNAL DE FRANÇOISE"

Le "Journal de Françoise" prépare un numéro de Noël et du Jour de l'An qui ne le cèdera en rien sous le rapport littéraire, aux numéros de luxe des années précédentes.

Parmi les collaboratrices et collaborateurs, citons Mlle Vacaresco, Gaëtane de Montreuil, Madeleine, Colombine, MM. Louis Fréchette, Ernest Gagnon, Chs. Langelier, Dr Choquette, Ed. Fabre-Surveyer, etc., etc.

Ainsi qu'on peut le constater, le "Journal de Françoise" continue de mériter la meilleure comme la plus brillante collaboration.

LADY LAURIER

Sir Wilfrid Laurier célébrait, le 20 novembre dernier le soixante-quatrième anniversaire de sa naissance. Lec dépêches reçues, à cette occasion, de toutes les parties du pays, ont dû prouver une fois de plus, au chef d'Etat, l'admiration et l'attachement profond du peuple canadien pour celui qui préside si glorieusement à ses destinées.

Par bonheur, j'ai mis la main ce jour-là sur un numéro de l'édition hebdomadaire du "Globe", de Toronto, de janvier dernier, contenant un magnifique éloge de la charmante compagne de sir Wilfrid, dû à la plume élégante et facile de Mademoiselle Gertrude McDougall, d'Ottawa. Cet hommage rendu à une des nôtres par une compatriote anglaise, devrait être de nature à rassenérer bien des fronts, à calmer bien des esprits, à dissiper bien des préjugés. Il contient, outre sa valeur éminemment sympathique, une telle valeur morale, que je me suis fait un plaisir de le traduire pour l'agrément et l'utilité de mes sœurs par l'origine, par la langue et par la foi.

"Lady Laurier, l'épouse du Premier-Ministre bien-aimé de la Puissance, est une des Canadiennes les plus connues. Avec Ottawa pour centre, son cercle d'amis et de connaissances s'étend sur tout le globe, car il n'est peut-être pas un seul personnage éminent qui ait visité la capitale sans avoir joui de l'hospitalité du Premier-Ministre et sans avoir apporté le souvenir aimable de la plus gracieuse des hôtesses.

De plus, comme Lady Laurier accompagne toujours son mari dans ses pérégrinations à travers le continent ou au-delà de l'océan, elle compte dans ce cercle nombre d'hommes éminents et de femmes distinguées, tant dans la république voisine que sur les terres au-delà des mers, où sir Wilfrid et sa compagne ont été des hôtes chaleureusement accueillis et cordialement entretenus.

C'est à Montréal, le 13 de mai 1868, que leur mariage fut célébré, et, en dépit de la superstition populaire attachée à une date réputée de mauvais augure, il a été exceptionnellement heureux.

Monsieur Laurier était alors un jeune avocat sur qui l'on fondait les plus grandes espérances, espérances qui ne tardèrent pas à se réaliser dès son entrée dans la vie politique. Mais ses débuts connurent des jours d'amers découragements, d'attente pénible, avec de temps à autre un succès passager, présage du brillant avenir qui se préparait. C'est alors que Lady Laurier fut vraiment la véritable et fidèle compagne de son mari, elle releva ses défaillances et ses découragements, comme elle partage aujourd'hui ses succès éclatants, elle adoucit par l'amour et un dévouement inépuisable son rude labeur, ses travaux ardus et stimula ses généreux et constants efforts. Son culte pour sir Wilfrid et sa tendre sollicitude à l'heure de la maladie sont passés en proverbe. Il ne voyage jamais sans elle, car, "la vie est trop courte pour être séparés", dit Lady Laurier.

Lady Laurier est une fort belle femme, vive et digne, et possède un cœur d'or, et ce charme et cette grâce qui sont l'apanage du type parfait des vieilles familles canadiennes-françaises. Elle s'habille très bien, et, quiconque envie son goût exquis et ses magnifiques toilettes, peuvent à leur aise suivre son exemple, en ce qu'elles sont presque toutes faites au Canada. Jadis, elle employait une femme de l'art à Montréal, mais récemment son ouvrage a été fait à Ottawa. La toilette qu'elle portait au couronnement et qui a

été fort admirée à Londres, a été confectionnée à Montréal.

"Lady Laurier aime beaucoup à recevoir, et se complaît particulièrement dans la société de la jeunesse, et plus d'une fille — la fille peut-être d'un représentant d'une division rurale, ou cette autre possédant un talent musical extraordinaire — ont entrevu pour la première fois le rayonnement des splendeurs de la vie sociale dans le cercle brillant qu'abrite le toit du Premier-Ministre.

"Ses réceptions sont sans ostentation, et n'en sont pour cela même que plus recherchées. Ses "jeudis soirs", si populaires jadis, ont dû être discontinués vu les séances prolongées de la Chambre, mais les visiteurs de la session, qui ne regagnent point leur foyer à la fin de chaque semaine, savent quel bienveillant accueil les attend le dimanche soir.

"Pendant la session, Sir Wilfrid et Lady Laurier sont rarement seuls pour le lunch ou le dîner, et, outre les entretiens intimes, plusieurs grandes réceptions sont données plus exclusivement pour le monde politique. Ces réceptions peuvent, à juste titre, être appelées musicales, car il y a toujours un excellent programme, auquel, de temps à autre, l'hôtesse elle-même contribue par de délicieuses fantaisies.

"Lady Laurier est une excellente pianiste et est très connue comme patronne de la musique. Plusieurs de ses protégés travaillent actuellement à conquérir ou ont conquis déjà une place d'honneur dans le monde des musiciens, grâce à l'intérêt qu'elle leur porte et à l'encouragement qu'elle leur donne ; l'une d'elles, Mademoiselle Gauthier, par son entremise et son aide, étudie à Paris, où déjà sa belle voix lui a gagné des lauriers.

"Dans ses jeunes années ,Lady Laueier était très habile pour les travaux de fantaisie faits à l'aiguille, mais elle ne trouve guère de loisirs à leur consacrer maintenant, et les beaux morceaux qui ornent ses appartements ont été ou achetés ou donnés par des amis. Elle est aussi une amante des fleurs, et porte généralement sa fleur favorite, la rose "American Beauty". Elle prend un grand intérêt à son jardin d'Arthabaskaville, et recherche les plantes rares.

"Elle est une femme très occupée, car, outre ses autres multiples devoirs, elle exerce une surveillance personnelle et bienveillante sur l'administration de sa maison, bienveillance dont fait foi le dévouement sans borne de son personnel. "Plus on la connaît, plus on l'aime", disent ceux qui la connaissent le mieux.

"Elle est très active en œuvres de charité et ne refuse jamais son obole ou son patronage quand elle peut .le faire, mais ses principaux dons de charité sont faits sans éclat, discrètement, et connaissent rarement le chemin de la publicité. "Pas à ceux qui demandent le plus fort, mais à ceux qui ont le plus besoin", telle a toujours été sa devise.

"Dans sa superbe demeure à Ottawa, on peut admirer maintes choses précieuses, parmi lesquelles, tout d'abord, la médaille du couronnement qu'elle a reçu des mains de la reine Alexandra ; son magnifique diadème que lui présentèrent les honorables membres du Sénat ; des photographies du prince et de la princesse de Galles, avec leur autographe, souvenir de leur visite au Canada, et aussi une photographie autographiée de feu la reine Victoria, souvenir du Jubilé, qui fut l'occasion du premier voyage de Lady Laurier dans les vieux pays, lorsqu'elle et sir Wilfrid visitèrent aussi la France et l'Italie.

"Une tabatière d'or, incrustée de diamants, un souvenir de la visite du duc d'York au Premier-Ministre, occupe une place d'honneur dans sa précieuse collection, qui contient encore une médaille du pape Pie IX, cadeau du nouvel an envoyé par le Saint-Père par l'intermédiaire du délégué apostolique ; le coffret d'argent dans lequel furent présentées à sir Wilfrid les franchises de la ville d'Edimbourg ; une porcelaine comptant deux cent-cinquante ans d'existence, un souvenir de la visite du Prince-Réformateur chinois qui vint au pays l'automne dernier ; quelques porcelaines japonaises très intéressantes données par le consul-général du Japon ; une magnifique coupe portant les armes de sir Wilfrid et une inscription, dernier souvenir de Lord et Lady Minto ; aussi un encrier d'argent, gravé, dernier cadeau du jour de l'An de Lady Minto, et la clef d'or avec laquelle sir Wilfrid a ouvert .le "Produce Exchange", à Liverpool."

Je me permettrai de mentionner pour terminer, la superbe coupe d'or donnée à sir Wilfrid par Lord et Lady Aberdeen qui comptent au pays, tant d'admirateurs et d'amis. Cette coupe aura sans doute échappé à l'attention de Mademoiselle McDougall, peut-être aussi à son souvenir, au milieu de tant de belles choses qu'elle avait à retenir.

Madame BOURBEAU-RAINVILLE.

Madame Duclos de Méru, membre de la Société des Gens de Lettres, et nouvellement arrivée de Paris, sera heureuse de donner des leçons de diction et de bonne prononciation française. Mme Duclos est elle-même l'une des premières élèves de M. Vilain, de la Comédie Française.

Madame Duclos donnera ses leçons au Nº 348 de la rue Saint-Denis. S'adresser, par lettre, ou tous les jours de 1 heure à 3 heures, p. m., et de 7 à huit heures, p. m.

Si la beauté fait des conquêtes, ce n'est pas elle qui les conserve. Au bout d'un certain temps, la beauté des femmes perd toute sa force à l'égard de leur mari et la tendresse qu'on peut conserver et que l'on conserve, en effet, se trouve fondée non sur la beauté,, mais sur d'autres qualités. L'expérience fait voir que les maris dont l'amitié est la plus longue et la plus ferme ne sont pas pour l'ordinaire ceux qui ont de belles femmes. — P. Bayle.

FRONTENAC INTIME (x)

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Je témoignai pourtant être fort gaie ; et comme j'ai le visage assez égal, et que la joie ni la tristesse ne me changent pas, on ne remarquait point tout ce qui m'agitait dans cette conjoncture. La seule pensée que les comtesses de Fiesque et de Frontenac en seraient fâchées me réjouissait. Pour en donner des marques publiques j'envoyai quérir des violons et des comédiens à Paris ; je retins force dames pour danser et souper avec moi : ce sont des circonstances auxquelles il ne faut pas manquer, et qui sont de politique. Madame de Roquelaure (1) entre autres y demeura. Frontenac et sa femme n'avaient pas la mine gaie, et ni l'un ni l'autre n'osèrent me faire des compliments sur mon avvommodement avec Son Altesse Royale parce qu'ils savaient bien que je ne croirais pas que cela partît du fond du cœur."

Trompée par cette fausse allégresse et croyant, dans la première ivresse du triomphe, surprendre mieux, et une fois de plus, la générosité de sa bienfaitrice, Madame de Frontenac osa derechef lui demander si elle aurait pour agréable qu'elle revint avec elle à Saint-Fargeau. La duchesse lui répondit par un sarcasme: "Rappelez-vous que vous avez à suivre un procès à Paris: vos intérêts exigent que vous y demeuriez jusqu'à ce qu'il soit jugé!"

Le lendemain, Mademoiselle de Montpensier quittait Juvisy pour Fontainebleau accompagnée de Mesdames des Marais, de Ségur et d'Escars. "Madame de Frontenac, racontent les "Mémoires", nous regardait s'éloigner, les larmes aux yeux."

La réconciliation de Mademoiselle de Montpensier avec son père suivit de très près son rapprochement avec la Cour, au grand déplaisir des comtesses de Fiesque et de Frontenac. "Son Altesse Royale (Gaston d'Orléans) écrivit au cardinal pour lui dire que j'étais raccommodée avec elle et qu'elle le priait de faire trouver bon à Leurs Majestés que j'eusse l'honneur de leur aller rendre mes très humbles respects." M. le comte de Béthune fut chargé de cette grave dépêche.

De Blois, Mademoiselle de Montpensier se rendit à Limours: "Madame de Frontenac y arriva une heure après moi, sans que je l'eusse mandée", racontent les "Mémoires". Frontenac suivait, mené en laisse. Le lendemain soir de l'arrivée de la duchesse, Madame de Frontenac, obséquieuse autant qu'intéressée, vint "lui tirer le rideau", c'est-à-dire, assister à son coucher. Elle en profita pour lui dire, en guise de bonsoir, cette doléance exagérée: "Je suis la plus malheureuse creature du monde de n'être pas bien avec vous. Je n'ai rien fait qui ait pu vous déplaire, si ce n'est avoir vu la comtesse de Fiesque, et vous ne me l'aviez pas défendu. C'est la personne du monde qui vous honore le plus ; je ne lui ai jamais entendu parler de vous qu'avec le dernier respect. Tant qu'elle en usera ainsi je ne pense pas que ce soit vous en manquer que de la voir."

Montpensier répondit: "Elle m'en manque en toutes occasions ; c'est une femme que je n'aime pas ; je vous l'ai assez fait connaître."

La comtesse répliqua: "Si vous voulez que je ne la voie plus assurez-moi donc que vous me traiterez comme par le passé, et que je serai fort bien avec vous. Je ne la quitterai pas sans cette promesse de votre part."

L'impérieuse Mademoiselle, qui ne souffrait jamais qu'on lui posât des conditions, prit feu tout aussitôt:

"Je lui dis fort aigrement: Quoi! vous me donneriez l'alternative sur une affaire dont je suis la maîtresse et vous nous traiteriez d'égales, Fiesque et moi? Croyez-vous que l'on ne puisse vivre dans le monde sans elle ou sans moi? Tout ce que vous dites pour vous justifier vous condamne ; ne parlez pas davantage, vous me faites pitié!"...

Sur l'entrefaite, Frontenac parut. "Lorsqu'il entra, racontent les "Mémoires", Frontenac tira son mouchoir de sa poche ; il en sortit un billet. Madame de Marois le ramassa, quelque temps après, sans savoir d'où il venait, et me dit : "Voici une lettre que j'ai trouvée". Se la lus, et d'abord je reconnus l'écriture de Frontenac ; j'avais souvent reçu de ses ridicules missives: il m'en a écrit beaucoup, pleines de picoteries. Je m'en allai à lui et la lui montrai ; c'était un vrai poulet (billet galant); lui et sa femme en rougirent, mais ne m'expliquèrent pas le mystère. J'appris que c'était à Mademoiselle de Mostemart qu'il

---

(1) "Madame de Roquelaure, dont la beauté faisait grand bruit, disent les "Mémoires": assurément c'était une belle créature".

"Une belle créature", pour dire: "une belle femme", voilà qui est bien canadien, pensiez-vous, charmantes lectrices. Vous faites erreur: l'expression est parfaitement française, parisienne même. Nos "habitants", et, avec eux, bon nombre d'ouvriers de nos petites villes, en usent et abusent quotidiennement. Seulement, ils prononcent mal et disent: "criature". Ce qui ajoute au ridicule dans lequel est tombé ce mot vieilli.

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 18 novembre 1905.

écrivait: il en était fort amoureux."

Cette mademoiselle de Mortemart ne comptait alors que seize printemps, style DesHoulières. Elle s'appelait, de ses noms et prénoms officiels, Françoise-Athénaïs de Rochechouart-Mortemart ; c'était la future marquise de Montespan, qui serait plus tard la seconde maîtresse en titre de Louis XIV, la troisième reine (1) du grand siècle et dont Frontenac saluerait l'avènement au trône de France par un couplet d'une audace et d'une insolence inouïes. Il oserait chansonner son maître, (et quel maître!) le Roi-Soleil, le dieu-monarque, l'arbitre de l'Europe :

> Je suis ravi que le Roi, notre Sire,
> Aime la Montespan!
> Moi, Frontenac, je m'en crève de rire,
> Sachant, etc., etc.

Mais à quoi bon citer? Ce couplet en son entier, n'est-il pas aujourd'hui dans toutes les mémoires comme dans toutes les bibliothèques? (2) Je dirai seulement que le pouplet trouvé à Limours, par Madame Des Marais, dans les appartements particuliers de la duchesse de Montpensier, et le couplet-épigramme que Frontenac, fit courir, sous le manteau, dans les antichambres de Versailles représentent bien l'alpha et l'oméga de cette intrigue commencée, poursuivie et close comme un flirt dans un bal masqué. L'histoire a reconnu tout de suite et le domino rose et le domino noir: rien d'étonnant en cela, tous deux n'avaient-ils pas impudemment jeté leurs loups à la figure de Louis XIV et de madame de Frontenac?

Madame de Bouthillier, tante de la "Divine", vint à Limours rencontrer Mademoiselle de Montpensier et plaider auprès d'elle la cause de sa nièce. M. de Matha, grand ami de Frontenac, et Madame de de Béthund joignirent leurs instances uaux siennes, mais inutilement. L'offensée demeura inflexible.

"La grande question était, écrit Mademoiselle, que Madame de Frontenac voulait venir à la Cour avec moi et que je ne voulais pas l'y mener. Ils se disaient que c'était, en bon français, lui donner son congé, et lui faire connaître que son service ne m'était pas agréable. Je répondis: "Il y longtemps qu'elle l'a dû voir ; si elle examine sa conduite, elle ne doit pas m'y faire penser; elle doit faire tout son possible pour réparer ses fautes: ce n'est pas un bon parti pour elle que de me quitter." Madame de Bouthillier me parla: je lui fis mille amitiés pour elle; je lui témoignai beaucoup d'aigreur pour Madame de Frontenac, et je ne promis rien de positif sur le voyage de la Cour."

A mesdames de Béthune et de Bouthillier qui revenaient sans cesse à la charge, (3), la Grande Mademoiselle répondait invariablement:

"Toute la France a vu que Madame de Frontenac a logé avec Madame de Fiesque ; qu'elle ne l'a pas quitté d'un pas, quoiqu'elle sût la manière dont elle était avec moi. Après cela on me croirait une grande dupe d'avoir en agréable une telle conduite. Je veux que mon ressentiment paraisse ; et elle sera bien heureuse si elle en est quitte pour ne pas venir à la Cour ; la pénitence n'aura pas été proportionnée à la faute."

"Un soir, comme j'étais couchée, madame de Frontenac me parla : elle prenait toujours l'occasion que j'étais seule. Elle me dit qu'elle était au désespoir de ce que je ne voulais pas l'amener avec moi ; que c'était une marque certaine de sa disgrâce. Je lui répondis: "Votre faute a été

---

(2) " Quand on la voyait passer, avec Madame et la reine, dans le même carosse, le peuple s'écriait: "Voilà les trois reines!" Hœfer: "Biographie Universelle, au nom de "Montespan", page 182, tome 36, Firmin Didot Frères, éditeurs, Paris.

(3) Ce fameux couplet court la rue, au Canada comme aux Etats-Unis, depuis plus de trente ans. Il a été publié :

1° : Dans la "Revue Canadienne" de Montréal, tome 9ème, à la page 72 de la livraison de janvier, 1872 ;

2° : Dans l'"Album du Touriste" de sir J.-M. LeMoine, — deuxième édition, — 1872, à la page 42 ;

3° : Dans toutes les éditions — voir chapitre 1er — du "Count Frontenac and New France under Louis XIV", de Parkman. La première édition de cet ouvrage, aujourd'hui classique, parut en 1877, et la dernière en 1897. Or, dans le cours de ces vingt ans le "Frontenac" de Parkman a été réédité au moins vingt fois. Je dis au moins vingt fois, car l'édition de 1882 en est déjà la "dixième" édition. Dix éditions en cinq ans, un tel succès de librairie m'autoriserait à porter à quarante le chiffre des éditions parues. Mais rien ne me prouve que la vogue de ce livre se soit maintenue à ce degré de fièvre, de 1882 à 1897. Dans tous les cas, les vingt éditions du "Frontenac" de Parkman ont parfaitement vulgarisé l'épigramme dont il est ici question.

Je crois ces références nécessaires et j'invite mes lecteurs à les vérifier. Elles leur prouveront l'ignorance ou la mauvaise foi de certains critiques qui m'ont reproché, sous couleur de puritanisme, d'avoir publié, en 1902, dans mon "Frontenac et ses amis", ce couplet "dérobé au cabinet secret de notre histoire!" — E. M.

(4) Madame de Frontenac n'eut pas toujours des amis aussi fidèles et aussi constants, témoins Monsieur et Madame de Raré :

"Raré et sa femme, qui étaient les grands amis de ces dames (Fiesque et Frontenac) les renièrent comme beau meurtre dans un éclaircissement qu'ils voulurent avoir avec moi." Après les avoir écoutés je leur dis: "On est fort châtié, après avoir agi, de désavouer ses actions comme mauvaises; c'est pourquoi on ne peut rien demander aux gens que cela : on en croit ce que l'on veut."

Plus tard, en 1664, Mademoiselle de Montpensier s'appliquera les réflexions que lui inspire la lâcheté des époux Raré. Voici ce qu'elle écrit, après sa réconciliation avec Louis XIV, et au souvenir de l'hypocrite enthousiasme avec lequel toute la Cour, venue à sa rencontre, l'accueillit à Fontainebleau : "Dans ce retour (de la bonne fortune et de la faveur du Maître) tout le monde était de mes amis, quoique je fusse bien persuadée du contraire ; dans mon exil on n'avait pas eu les mêmes empressements. C'est l'usage des gens de la Cour: un chacun doit savoir à quoi s'en tenir."

publique, il faut que la pénitence soit de même". A cela elle me dit : "Au moins, à votre retour, puis-je espérer d'avoir l'honneur de vous revoir?" Je lui répondis : "Attendez mes ordres, je vous les enverrai". Elle me vit, le lendemain matin, monter en carrosse: ce fut là les grandes douleurs ; les larmes furent bien plus abondantes qu'à Juvisy. Pour moi, ma constance fut fort grande ; je les regardais fort tranquillement ; et si j'avais pu altérer mon visage et me donner du chagrin, ç'aurait été le souvenir du temps qu'elle riait quand je pleurais."

Telle fut la fin de cette grande amitié féminine ; elle avait duré six ans: "grande aevi spatium"!

Trois jours après l'arrivée de Mademoiselle de Montpensier à Saint-Cloud, Frontenac se présenta, accompagné de M. de Matha, son témoin banal :

"Sur ce que je vois, dit-il, Votre Altesse Royale ne traite pas ma femme comme elle avait accoutumé. Cela me fait connaître qu'elle n'a pas son service agréable ; je viens vous demander son congé."

Mademoiselle répondit: "Vous vous faites justice. Vous savez que je n'ai pas sujet d'être satisfaite de votre femme ; sa conduite a été telle qu'elle devait juger que la mienne changerait."

Et les "Mémoires" ajoutent: "Je lui donnai très volontiers son congé. Frontenac me fit la révérence et s'en alla. Je fus assurément plus aise de le lui donner que lui de le recevoir."

La retraite de Madame de Frontenac fit grand bruit à Paris et parler d'abondance les désœuvrés de la Ville et de la Cour. Frontenac, soutenant jusque dans sa disgrâce la querelle de sa femme, ne désarma point. Il s'en alla à Blois rencontrer Gaston d'Orléans et lui rendre compte de la brouille des deux bonnes amies, comptant bien raccommoder l'affaire. Mais il ne connaissait point son hôte. D'Orléans était un capon, un ingrat, un égoïste et un "lâcheur". La Grande Mademoiselle rend contre lui, dans ses "Mémoires", cet écrasant témoignage: "Tout le monde croira — si j'abandonne Préfontaine et Nau — que je suis comme mon père qui, en toute occasion, a sacrifié ceux qui l'ont très bien servi: pour moi, je n'en userai jamais ainsi." La vie de ce Gaston d'Orléans n'est qu'une suite de bassesses et de trahisons : pour qui l'analyse elle ne laisse au fond du creuset qu'une boue de vilenies. Quinze ans auparavant, en 1642, conspirant contre Richelieu, avec Cinq-Mars et De Thou, il avait honteusement abandonné ses complices, livré leurs têtes à l'échafaud, tandis qu'il sauvait lâchement la sienne au prix de leur sang. Aujourd'hui il commettait vis-à-vis des meneurs de la Fronde, révolution faite tout à son bénéfice, une pareille infamie.

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

Québec, 28 novembre 1905.

Aux dames Canadiennes-francaises de Montreal

Salut à vous, mes sœurs ! Vous qu'un antique usage
Met, pleines de douceur, auprès de votre seuil ;
Car rien n'est plus exquis, au terme du voyage,
Que la grâce de votre accueil.

Vous avez les beaux yeux des aïeules de France,
Leur sourire charmeur, tendre et grave à la fois,
Et votre lèvre garde en chère souvenance
La saveur des mots d'autrefois.

Ainsi qu'un diamant de meure dans sa gangue
Jusqu'au jour où l'outil fait jaillir son éclair,
Comme on cache un trésor vous gardez notre langue
Au verbe harmonieux et clair.

De quelque feu sacré vous semblez des prêtresses,
Fleur du vieux sol gaulois éclose au Canada
Et je crois voir le gui qui couronne vos tresses
Comme aux grands jours de Velléda.

Du séculaire tronc votre rameau vivant
Germe, fécond et fier, sous le libre ciel bleu,
Et vous êtes le fruit savoureux de la Race
Mûri sous le regard de Dieu !

MARIE DUCLOS

Montréal, 29 novembre 1905

Bloc-Notes

La charité s'exerce sur une vaste échelle dans la ville de Montréal. Après les nombreux banquets, où les convives par centaines — toujours les mêmes — prennent place, chaque année, voilà qu'aux approches de Noël, on commence à faire les distributions de vêtements aux enfants pauvres.

Jeudi dernier, les dames patronnesses à l'Asile de la Providence, faisaient aux déshérités du quartier Saint-Jacques, leurs largesses annuelles. Fête de la charité interessante à plus d'un titre, touchante — infiniment! — au cœur du spectateur. Au-dessus d'une centaine de ballots de vêtements confectionnés, aux heures de couture par les dames patronnesses elles-mêmes, ont été largement répartis parmi les miséreux, et rien n'était attendrissant comme de voir les enfants venir chercher, chacun le lot qui lui était assigné, et, aller ensuite, ployant sous le poids du fardeau, se jeter entre les bras tendus de la mère.

Là, ne s'est pas borné le plaisir des petiots, Une immense table couverte de gâteaux et des bonbons les attendaient encore — cadeaux inutiles ceux-là, mais combien appréciables! Quel plaisir de surveiller l'engouffrement de ces alléchantes friandises dans ces jeunes œsophages! J'en ai remporté, pour ma part, la plus heureuses des impressions!

L'Association des Patronnesses de l'Asile de la Providence a pour présidente, Mme L.-J.-A. Surveyer, et pour vice-présidente, Lady Lacoste. Cette œuvre eut longtemps, ainsi qu'on se le rappelle encore, pour instigatrice et soutien, la regrettée Madame Taschereau, sœur de la vice-présidente actuelle.

Le même jour, l'Association de Couture, "The Guild", exposait à la salle de l'Institut Fraser, les ouvrages confectionnés par ses membres dans le cours de l'année.

Les lectrices du "Journal de Françoise" savent à quoi s'en tenir sur les mérites de cette Association, dont nous avons déjà parlé ici. Les conditions en sont bien faciles ; il suffit de s'engager à donner deux articles de lingerie par année, pourvu qu'ils soient neufs, utiles et convenables.

Plus de deux mille morceaux, — draps, serviettes, bas, chemises, jupons, etc., — ont été reçus et confectionnés durant cette année ; la distribution qui s'en est faite, jeudi dernier, parmi les institutions charitables a été des plus abondantes et des plus généreuses.

Parmi ces institutions, nommons: l'hôpital Notre-Dame, qui a reçu, pour sa part, 200 morceaux ; celui de Saint-Paul, (département des maladies contagieuses), 100 ; l'hospice des Incurables, 100 ; les Orphelins Catholiques, 50 ; l'orphelinat Saint-Patrice, 50, etc., etc. Nos institutions catholiques ont donc été largement servies et pourtant, je ne relève sur le comité, dont Lady Drummond est présidente, que deux noms de dames catholiques: Lady Hingston et Mme J.-R. Thibaudeau. Les largesses dont nos institutions ont bénéficié font donc honneur à l'esprit de tolérance et d'impartialité des sociétaires anglaises.

Mme J.-R. Thibaudeau, qui vient d'être élue vice-présidente de l'Association de Couture, a l'intention de s'adjoindre une secrétaire canadienne-française, ce qui lui permettra de répandre l'œuvre davantage parmi les centres français, et d'en faire bénéficier, avec plus d'abondance encore, nos institutions charitables et catholiques.

Rien n'est beau, rien n'est grand comme la charité.

FRANÇOISE.

Si vous voulez le chapeau rêvé, il faut aller sans hésitation à Mille-Fleurs, où le goût supérieur, l'adresse remarquable vous permettront de réaliser votre souhait. Ne point oublier le numéro: 1554, rue Ste-Catherine (Est).

Les Banquières

(Nous reproduisons du journal: "Le Canada", cet article, lequel n'a pas besoin de commentaires. — N. de la R.)

Nous nous empressons de relever, pour le bénéfice de nos féministes canadiens, une série de faits qui tendraient à prouver que les banquiers féminins sont plus fidèles que les banquiers masculins.

Il existe à Joplin, Missouri, une banque qui, avec un capital de $5,000, possède un surplus d'un quart de million de dollars ; elle a $476,579 de dépôts. Le gérant, le sous-gérant et trois des comptables de cette banque sont des femmes.

Dans l'Etat d'Iowa, il y a actuellement quatorze caissières ou gérantes de banques, et dix-huit sous-caissières, dont la plupart ont gagné leur position actuelle après avoir débuté comme simples commises.

Et l'on affirme, là-bas, que jamais une banque gérée par une femme n'a fait faillite, et que jamais une femme à qui une position de confiance dans une banque, a été donnée, n'a abusé de cette confiance.

Tandis que, dans le seul Etat d'Iowa, 36 banques, dirigées par des hommes, ont fait des faillites, entraînant six suicides et six condamnations d'hommes en cour criminelle.

Voilà, n'est-ce pas, une leçon à apprendre aux actionnaires de nos banques, et qui pourrait ouvrir une nouvelle carrière à notre population féminine.

Charmant récital, jeudi, le 23 novembre dernier, donné, par Mlle Marielle Bertrand, à la salle Archambault, 1684 rue Sainte-Catherine. Le programme, intéressant et bien choisi, a plu infiniment à l'auditoire sélect qui assistait à l'audition. Mlle Bertrand a fait preuve de toutes les qualités qui font l'artiste délicate et entendue. Mlle Yvonne Pepin, mezzo-soprano et Mme S. McMillan, pianiste, ont prêté gracieusement leur concours à cette petite fête artistique que M. de Struve, consul de Russie, présidait très aimablement.

Roman d'Amour

Tous les historiens ont cherché à démêler les vrais sentiments de Marie-Antoinette à l'égard de son époux.

Tout d'abord, elle aime médiocrement ce gros lourdeau de Louis XVI, cet être gauche, maladroit, épais, constamment embarrassé. Elle ne résiste pas au plaisir de le railler et s'expose à ce qu'un poète de ruelle improvise le couplet suivant, qui renferme en sa pointe la plus impertinente et la plus juste des satires:

> La reine dit imprudemment
> A Besanval, son confident,
> " Mon mari est un pauvre sire,"
> L'autre répond d'un ton léger.
> " Chacun le pense sans le dire,
> Vous le dites sans y penser."

Mais, peu à peu, l'humeur de Marie-Antoinette se modifie. Avec l'âge, elle apprend à dédaigner les qualités brillantes et à mieux priser les vertus solides. Elle apprécie la bonté, la pureté d'âme de ce monarque qui fut le plus honnête homme de son royaume ; elle est touchée de l'amour qu'il a pour elle et, ne pouvant tout à fait le payer de retour, elle lui voue, en échange, une loyale amitié, et s'impose le devoir de lui rester à jamais fidèle.

Car, sur ce point, tous les historiens sont d'accord. La reine put se montrer coquette, inconséquente, étourdie, mais sa vertu fut irréprochable et son manteau d'hermine demeura immaculé.

Certain jour, cependant, son cœur parla ; elle conçut une vive et soudaine inclination. Elle se sentit entraînée vers un jeune officier suédois, le comte Fersen, qui eut l'admirable courage, ayant deviné cet amour, de n'y pas répondre et de retourner dans son pays. Ainsi se termina ce chaste roman — le seul que les ennemis de la reine n'aient pas osé dénaturer et salir.

Marie-Antoinette a été durement calomniée ; d'infâmes libelles ont couru contre elle et l'ont abreuvée d'outrages. Il faut avouer qu'elle a prêté le flanc à ses pires ennemis et qu'elle a commis, surtout au début de son règne, de fâcheuses imprudences.

Le peuple qui meurt de faim, accueille ces bruits, les exagère, et exprime son mécontentement sous une forme brutale. Il murmure lorsque le carosse royal passe dans les rues, et n'applaudit plus la souveraine lorsqu'elle se montre à l'Opéra. Peu à peu, elle sent grossir la haine ; elle est accusée de mille forfaits, on met en doute sa loyauté, son dévouement à la France ; on l'appelle l'Autrichienne,—suprême injure qui la poursuivra jusqu'à l'échafaud...

Et quand, le 6 octobre, elle affronte, sur son balcon de Versailles, la horde des mégères qui arrivent de Paris, elle est prise d'un frisson et aperçoit, comme en un éclair, la vision de sa fin prochaine.

ADOLPHE BRISSON.

Les Chrysanthemes

Sous le baiser des derniers beaux soleils, naissent les chrysanthèmes, ces fleurs infiniment exquises qui ravissent nos yeux. Certes, à les voir aussi gracieux et aussi enchanteurs, on croirait qu'ils enferment pour nous, dans leurs frêles pétales aux nuances de pleurs ou de sang, de très doux présages: on croirait qu'ils nous apportent les plaisirs et les voluptés de la saison des vertes feuillées et des nids chantants.... Mais, illusion... Car, demain, les funèbres brises d'automne, dans les parcs brumeux et glacés, à la fois, vont pleurer l'envol des feuilles, des oiseaux et des amants...

. . . .

O chrysanthèmes, fleurs incroyablement trompeuses, voici qu'avec vous revient l'hiver, le triste, le noir hiver!

Comme l'automne a ses fragiles chrysanthèmes, le cœur déjà vieilli a ses dernières illusions, ces chrysanthèmes aussi. Et, en vérité, elles sont parfois tellement pleines de fraîcheur, de parfum et de miel, qu'elles semblent tout à fait lui présager les délices et les extases fabuleuses de sa jeunesse, si tôt cueillie!... Mais non... Voici que les premières bises de la suprême vieillesse, dans le jardin tout noyé de brume du cœur automnal, sonnent le glas des rêves, des espoirs et des amours à jamais effeuillés!...

. . . .

O dernières illusions, fleurs fatales, vous amenez les ans neigeux, lugubrement neigeux!

JEAN DE CANADA.

LE COIN DE FANCHETTE

Un pauvre Coin que j'ai semblé délaisser beaucoup depuis quelques numéros! C'est comme ça dans la vie, on se dit: "Mes amis m'attendront", et l'on court servir des indifférents qui ne vous pardonneraient pas de sembler les négliger. Et pendant ce temps, la vie passe!..

Autant que je l'ai pu, j'ai remercié par lettre les correspondants qui m'ont adressé leurs félicitations et leurs paroles d'encouragement à l'occasion de la première de "Méprise". Il en reste que leur pseudonyme ne m'a pas permis de répondre personnellement. Qu'ils sachent, cependant que je leur suis reconnaissante, et que vers eux va très souvent mon souvenir ému.

SERIEUSE. — Je suis en retard, n'est-ce pas? Il faut me pardonner, il n'y a pas de ma faute, vous l'avez compris. J'ai lu votre lettre attentivement et je suis absolument de votre avis. Malheureusement, je ne puis écrire sur tous les sujets à la fois. Si vous m'aidiez? Vous qui écrivez si joliment une lettre, vous pourriez également me tourner un bon petit article. N'est-ce pas?

SIMONETTE. — Le "Salut d'amour", dont vous me parlez, est une chanson de l'ancienne littérature provençale et française. On commençait, dans cette chanson, par saluer la dame à laquelle le poète dédiait son œuvre, puis on y faisait son éloge et sollicitait ses faveurs. Avez-vous reçu de ces "Saluts", petite Simonette?

ADMIRATEUR DE BALZAC. — Aimer sans jamais le dire est la jouissance supérieure des êtres délicats.

BARBE. — Si l'on peut se permettre de faire des cadeaux à des jeunes messieurs, à l'occasion du jour de l'An, il faut que le don soit de minime valeur d'abord, et autant que possible, confectionné de vos doigts.

ROSEMONDE, MIMI ET MARIE-THERESE. — Vous pouvez parfaitement lire les livres que vous me mentionnez. Vous retirerez grand profit de ces lectures sérieuses. Voulez-vous que je vous enseigne le moyen de vous les bien graver dans l'esprit? Une de vous fera la lecture à haute voix de quelques pages. Puis, elle fera une pause et vous en profiterez pour émettre vos idées sur les passages parcourus, les commentant et les discutant au besoin. Les livres trop sérieux ne doivent être lus que par tranches, si je puis m'exprimer ainsi. Il faut donner au cerveau le temps de digérer cette nourriture substantielle et parfois lourde.

DEUX SOEURS. — Si votre teint à chacune est pâle, il faut éviter les nuances pâles comme le beige, le gris perle, le mastic, etc. Mais comme on porte beaucoup de couleurs foncées, cet hiver, le rouge, le vert et le brun, vous pouvez trouver parmi ces tons la note qui vous conviendra. 2° A moins d'être jumelles, je ne recommanderais pas à Deux Sœurs, de porter des toilettes exactement pareilles

DESOLEE. — Il est d'usage de ne pas assister à une cérémonie de mariage dans une toilette de deuil. Vous pouvez le rompre pour ce jour, quitte à le reprendre le lendemain.

M. L. C. — Vous verrez ces lignes à la fin de la visite de Sarah Bernhardt parmi nous ; je les écris, moi, avant même qu'elle soit à Montréal. Je vous donnerai tout de même, puisque vous le sollicitez, les noms des pièces qui vaillent plus que les autres la peine d'être entendues. Ce sont: "La Sorcière", "Angelo" et "Phèdre". J'arrive au moins à temps pour vous engager à entendre la dernière, une tragédie de Racine et du plus pur classique. Vous savez que l'on a appelé "Phèdre", la damnée de l'amour. Jugez maintenant à quels paroxysme, elle pousse ce sentiment.

MIROIR. — Votre demande est déjà vieille d'un mois. Je vous donnerais volontiers les notes que vous me demandez sur Nelson, si les journaux n'en avaient déjà servi copieusement. Je suppose que vous avez lu ce qu'ils en disaient, et je m'abstiendrai d'en parler davantage, afin de ne pas gaspiller un espace précieux.

PIERRE-LE-TEMERAIRE. — Je dois défendre mon héros, qui n'est pas un imbecile et qui ne mérite pas de l'être. Permettez-moi de me servir d'une comparaison pour mieux faire comprendre l'état de son esprit. Vous connaissez le jeu des silhouettes, n'est-ce pas? Combien de fois, vous est-il arrivé de ne pas saisir tout de suite, dans un paysage, les lignes qui dessinent nettement l'objet à chercher? Et pourtant vous n'êtes pas un imbécile pour tout cela. Mais une fois que vous avez saisi les lignes révélatrices, vous ne pouvez voir autre chose que cet objet. C'est la même chose avec Gustave Bréhant ; il aime Marcelle, mais son amour est à l'état latent ; aucune circonstance, aucun incident n'est venu lui révéler ses sentiments, et l'attitude de Marcelle vis-à-vis de lui est tellement fière, tellement reservée, qu'il n'a pas osé rêver faire d'elle plus que sa "grande amie". Il a un amour de tête pour "la petite" Laurette Brémond, et momentanément, cela l'éloigne plus encore de l'examen de ses véritables sentiments. Son esprit même, n'étant pas tout à fait libre, l'empêche de saisir le cas de conscience que lui propose Marcelle. Cependant tout est prêt pour la révélation. Les larmes font jaillir l'é-

clair qui illumine tout. Il ne devine plus, il voit ; il ne pressent plus, il est sûr. Il se demande pourquoi il n'a pas toujours vu comme aujourd'hui. Il a trouvé le dessin de la silhouette...

CRAVATE BLANCHE.—Je vous donnerai dans un prochain numéro, l'explication que vous désirez. Le manque d'espace me force à vous renvoyer, ainsi que quelques autres correspondants, à un prochain numéro.

FRANÇOISE.

RECETTES FACILES

RESTES DE BOEUF BOUILLI AUX NAVETS. — Faites un roux ; mouillez-le de bouillon ou d'eau, sel, poivre, bouquet de persil, thym et laurier et faites cuire dedans sept ou huit navets coupés en morceaux ; lorsque ces derniers sont à moitié cuits, ajoutez votre bouilli (le morceau entier ou coupé en tranches).

Enlevez le bouquet lorsque les navets sont cuits et servez bien chaud.

MANIERE DE FAIRE UN ROUX BRUN.—On fait fondre un morceau de beurre gros comme une noix auquel on ajoute une cuillérée de farine ou plus, selon la quantité de sauce que l'on veut faire. Lorsque le beurre et la farine prennent une couleur brune pas trop foncée, on ajoute de l'eau ou du bouillon ; pour une cuillérée ede farine, un verre d'eau suffit ; si cependant on trouvait la sauce trop épaisse on pourrait ajouter un peu d'eau ; si au contraire, la sauce se trouvait trop claire, on la lierait avec un peu de farine ou de fécule.

MOULE DE GELEE. — Pommes pelées, plantez dans chaque pomme des clous de girofle, faites-les cuire dans un sirop clair ; quand elles sont cuites et retirées du sirop, mettez dans ce sirop une demi-tasse de sagou ; quand il sera cuit, laissez refroidir, et le versez sur les pommes ; lorsque la gelée sera prise, couvrez-la de crême fouettée.

CONSEILS UTILES

Une lectrice nous écrit:

"Après avoir pendant de longues années vu rétrécir tous mes vêtements de laine, j'ai fini par trouver un moyen très simple pour remédier à cet inconvénient. J'étends tous mes vêtements de laine, après les avoir bien rincés pleins d'eau propre et claire, sans les tordre. Le poids de l'eau les empêche de rétrécir.

De cette façon, les bas, les camisoles, etc., restent souples et redeviennent comme neufs, ce qui montre bien que tordre les lainages, les feutre et les abîme."

RECETTE POUR EMPECHER LE LAIT DE TOURNER, EN LE FAISANT BOUILLIR. — Pour une pinte de lait, mettez une bonne pincée de soda.

TACHES D'IODE. — On enlève les taches d'iode en les mouillant avec de l'eau fortement mélangée d'ammoniaque.

POUR ENLEVER LES TACHES DE BOUGIE. — On enlève ces taches en grattant légèrement la bougie, puis en plaçant un morceau de gros papier gris à l'envers et en repassant avec un fer bien chaud.

Les taches huileuses sur le velours s'enlèvent avec de la benzine. Quand aux taches de bougie ou de cire, pour les faire disparaître sans laisser de traces faites griller quelques tranches de pain tendres et appliquez-les toutes chaudes sur les taches. C'est simple et sûr.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Afin de rectifier bien des erreurs qui se sont glissées dans l'odyssée du vulgaire Ladébauche, qui nous a prouvé qu'il ne connaissait l'empereur Ménélik que de nom, je tiens à vous dire quelques mots de ce prince dont la bonté et l'humanité sont connus de tous.

Après avoir remporté sur les Italiens qui convoitaient son empire, il y a plus de vingt ans, une éclatante victoire. Ménélik s'occupa immédiatement de mettre de l'ordre en Abyssinie qu'on peut traverser sans escorte tant ce pays est sûr et bien organisé.

Le christianisme est la religion de l'empereur et de ses sujets. Nulle part la civilisation est mieux comprise et la justice mieux rendue. L'empereur préside lui-même le tribunal deux fois par semaine ; il s'occupe des causes importantes, les autres secondaires sont administrées par des seigneurs appelés "ras", à qui est donné aussi le commandement de l'armée de l'empereur Ménélik, composée de trois cent mille hommes bien armés.

Le souverain d'Abyssinie a supprimé un grand nombre de coutumes barbares inhérentes aux tribus africaines, comme celle qui condamnait le voleur à avoir la main coupée. Impitoyable contre les fauteurs de désordre, il a réduit à l'obéissance les nomades du désert qui pillaient et massacraient les caravanes.

Petit-fils de l'empereur Salah-Salassé qui entretint avec la France, sous Louis-Philippe, des rapports amicaux, Ménélik professe une grande affection pour ce pays. Il fait toujours un bon accueil aux Français qui vont à sa cour, et il pleura, dit-on, lorsqu'il apprit les désastres de la guerre de 1870. C'est en France qu'il fait frapper sa nouvelle monnaie, qui est à son effigie et qui porte comme exergue: "L'Ethiopie ne tend la main qu'à Dieu" ; c'est aussi là que sont fabriqués les timbres de la poste abyssine.

Ménélik a un fils âgé de 12 ans, dont le nom Wuassen Segged signifie : "Je prie pour mes frontières". Cet enfant reçoit une éducation qui fera de lui le digne successeur de son père, de ce négus de Ménélik, qui par son énergie a su conserver à son pays la liberté et l'indépendance.

TANTE NINETTE.

Jeux d'esprit

Qu'est-ce qu'une manufacture et une filature? Expliquez la différence.

HISTOIRE DU CANADA

Donnez l'année de la capitulation de Québec et de celle de Montréal. Quelle conséquence fut la résultat de la reddition de Montréal.

Réponse à Jeux d'Esprit

HISTOIRE DE FRANCE

Quelques grands hommes du temps de Louis XIII. Les principaux traits de caractère de ce monarque.

Rép. — Richelieu, le duc de Lugnes, le prince de Condé et saint Vincent de Paul, une des gloires de l'Eglise.

Louis XIII fut un bon roi, mais il manqua d'énergie, et se débarrassa du soin du royaume sur Richelieu, contre l'influence duquel il n'eut pas assez de force de caractère pour réagir.

Ont répondu: Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Alph. Bernard, Henri St-Pierre, S. L'Heureux, Québec; M. Beauchemin, Nicolet; Marie P. Josephte, Dion, Woonsocket; J. Forest, Fall-River; Adine Taillefer, Lucie Bénard, Ant. Desmarais, Sherbrooke; Lucienne Dagenais et Ulric Vinet, Southbridge, Mass. E.-U.).

CHARADES AMUSANTES

Avec quelle sainte peut-on faire un potage?

Rép. Sainte-Julienne.

Où se trouve le pape quand le soleil est couché?

Rép. — A l'ombre.

Ont répondu: Marie Ant. Gosselin, Chicoutimi; Alph. Bernard, Rodolphe Boulet, Joséphine Lamoureux, Sophranie St-Aubin, Laurence Larivière, Québec ; Hilaire St-Ours, Gonzalve Désortie, Suzon, L'Heureux, Montréal ; Josephte Dion, Woonsocket ; George Gagnon, Maurice Pilon, Batiscan.

En route pour les grandes manœuvres

(Pour les petits amis de Tante Ninette)

Quel mouvement dans la paisible petite ville de Villegoultrice aujourd'hui! Du haut de la côte que l'on descend pour y arriver, on perçoit déjà des bruits confus de voix, de chants, d'ordres brefs et multipliés. C'est qu'il est enfin arrivé le grand jour du passage des troupes annoncé depuis si longtemps et impatiemment attendu.

En effet, ils viennent de faire leur entrée dans leur garnison momentanée, nos braves soldats. De loin, postés sur une petite hauteur, au pied d'un vieux moulin en ruines, nous les avons vus s'approcher en deux files avec leurs officiers au milieu, sur la route habituellement si monotone qu'égayait dans la pureté de la lumière matinale la clarté de leurs uniformes bleu clair et les joyeux échos de leurs refrains entraînants.

Maintenant, c'est fini de l'aligne-

ment si bien observé pendant la marche. Tous sont disséminés dans leurs cantonnements respectifs ; beaucoup déjà revêtus de leurs bourgerons (1) de toile blanche, sont occupés à panser les chevaux. Pauvres bêtes irresponsables et passives, mâtées par les fatigues successives des longues étapes sous le soleil, il s'en trouve peu pour résister encore et se livrer à des défenses sérieuses.

Heureusement, on est arrivé de bonne heure aujourd'hui, et ce sera pour les hommes comme pour leurs montures, une journée de halte bienfaisante au milieu d'une population sympathique, qui ne demande qu'à accueillir les soldats comme des parents, des amis intimes. Vont-ils être gâtés par tous ces braves gens!

C'est qu'il n'en est pas toujours ainsi. Dans les pays où les manœuvres ont lieu habituellement, les habitants en ont assez des troupes qui reviennent nombreuses chaque année les rançonner et leur causer des dommages. La réception qui leur est faite alors n'est certes pas la même ; aussi en jouit-on davantage de toute cette bienveillante générosité, dans ces contrées de l'Ouest.

Toute la journée s'est donc passée en festins, en conversations, en jeux de cartes et en bouteilles vidées aussi, il faut bien l'avouer. La gaieté et l'entrain n'ont fait que croître, et le soir, la retraite aux flambeaux au son des trompettes de cavalerie que le colonel a accordée à la requête des habitants, est excessivement animée. Il faut bien s'étourdir, n'est-ce pas, quand on doit partir le lendemain de si bonne heure! Pendant que l'on dormira encore dans toutes ces maisons hospitalières, qu'il sera deux, trois, quatre et cinq heures, il faudra que les voitures régimentaires, l'avant-garde, puis le reste du régiment partent successivement pour avoir fourni la totalité de l'étape avant dix heures du matin, afin d'éviter la trop grande chaleur et la fatigue qui en résulte. Et dans quelques jours, ce sera bien pis. Quel surmenage que ces huit à dix jours de manœuvres sous le vent, la pluie, le soleil ; comme ils viendront, il faudra bien les prendre. Ah oui! on comprend qu'ils s'amusent, qu'ils boivent, qu'ils chantent, les soldats, pour se tenir debout et garder du courage.

Marie-Antoinette de LAUZON.

---

(1) Blouses blanches destinées à préserver l'uniforme.

Varietes

La cause de l'abstinence de toutes boissons fermentées, a de tout temps, et surtout dans les pays Anglo-Saxons, compté les femmes parmi les plus fervents apôtres. A celles qui douteraient de l'énergie avec laquelle une femme sait se mettre au service d'une croisade qui lui est chère, nous dédions l'anecdote suivante.

Miss Florence Macnaghton, de Kunkerry House, Bushmills, (Irlande), avait entrepris la conversasion d'un pécheur, trop connu dans le pays, pour ses habitudes d'intempérance. Celui-ci, goguenard, et pour se débarrasser de celle qu'il considérait comme importune, lui montra deux rochers battus par les flots, et que séparait une distance de 1,500 mètres.

"Tenez, mademoiselle, jetez-vous à l'eau et couvrez-moi cela à la nage. Aussitôt après je signe l'engagement de ne boire que de l'eau."

Après quelques hésitations, la jeune fille fit un plongeon, accomplit le parcour fixé en vingt-cinq minutes, et à son retour, reçut du pêcheur émerveillé le serment convenu.

Voilà quelques mois qu'à Bovington, comté d'Hertford, en Angleterre, une dame fort respectable de l'endroit, veuve d'un inspecteur d'Académie, monte tous les soirs au sommet d'une meule de foin et quelque temps qu'il fasse, y passe la nuit.

Souffrant de maux de tête intolérables, elle reçut cet étrange conseil d'un Américain. Elle le mit en pratique et n'eut qu'à s'en féliciter. Aussi, en bonne mère, a-t-elle voulu que ses filles, âgées l'une de seize ans et l'autre de quatorze suivent ce traitement. Et maintenant, qu'il pleuve, qu'il vente, malgré les plaisanteries des railleurs, à l'heure du coucher, madame et mesdemoiselles montent sur leur perchoir où elles ne tardent pas à s'endormir paisiblement.

Depuis quelque temps, il est beaucoup parlé, dans le monde musical, de Franz von Vechsey, un garçonnet de dix ans, qui confond ceux qui l'approchent par la maîtrise avec laquelle il joue du violon. Bien qu'il n'ait touché à un archet qu'à l'âge de sept ans, aucune difficulté ne l'arrête, et l'enfant prodige, si rien ne s'y oppose, s'annonce, comme un violoniste de la plus haute lignée.

De Budapesth où il est né, il est venu l'hiver dernier à Berlin. La cour a voulu l'entendre et lui a fait fête. Aujourd'hui, le voici à Londres. A Buckingham Palace, où la reine l'a invité, il a joué la fantaisie de Wienanski sur "Faust", et l'"Ave Maria" de Schubert - Wilhelms. Sa Majesté a été à ce point charmée de son petit musicien qu'elle l'a comblé de fleurs et de bonbons. A un certain moment, elle lui demanda même ce qu'il désirait voir dans les limites du palais.

Il voulut qu'on lui montrât les canons qui s'y trouvent. Son vœu fut aussitôt exaucé.

Mais ayant prié qu'on les chargeât et qu'on les fit partir devant lui, force fut bien de lui refuser, ce qui marrit quelque peu ce jeune amateur d'une musique trop bruyante.

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

Soudain, la jeune femme ouvrit les yeux, se redressa. Une voiture s'arrêtait devant le chalet... on poussait la grille... Oh! cette voix, c'était.... c'était celle de l'ami attendu...

A pas légers, elle s'enfuit hors de la chambre et tomba dans les bras du docteur:

—Je savais bien! Je savais bien! murmurait-elle en pleurant.

—Allons, calme-toi, ma petite fille. Est-ce que je pouvais te laisser souffrir ainsi? Le malheur est que ta lettre m'est parvenue avec trois jours de retard. Comment va Jacques?

Doucement, elle l'entraîna.

—Venez, je vous crois plus que tous les médecins du monde.

Quand, dix minutes plus tard, ils sortirent de la chambre, le docteur Roscob avait un sourire aux lèvres.

—N'aie pas peur, mon enfant, dit-il en s'asseyant au jardin près de la jeune femme, ton mari vient d'avoir la crise que je redoutais à Paris,, mais il l'a eue bénigne, atténuée par le plaisir, le repos, le changement d'air. Dans quelques jours, il fera des promenades en voiture ; bientôt, il trottera comme un lièvre ; mais tu vas avoir besoin de te soigner, pauvrette. Quelle mine! Personne ne pouvait donc te seconder un peu?

—Non, personne.

Et Suzan exhala ses plaintes si longtemps contenues. Depuis leur arrivée, Mme Orvanne avait trouvé le moyen de la faire cruellement souffrir, d'énerver les domestiques, et, sûrement, elle ne tarderait pas à remplir le rôle de trouble-fête dans leur intérieur. Comment passer des mois et des mois avec une femme pareille, à la fois grossière, méchante, qui l'avait prise en aversion sans la connaître.

Le docteur laissa passer ce flot de paroles,sachant quel soulagement en éprouverait le pauvre cœur meurtri de l'enfant qu'il aimait. Quand, enfin, à bout de souffle, la jeune femme s'arrêta, doucement, il lui dit:

—Tu as été fort gâtée jusqu'à ce jour, ma fille, il fallait t'attendre à rencontrer, une fois ou l'autre sur ta route, une pierre d'achoppement ou, si tu préfères, une pierre de touche. Chacun t'a souri, tu n'as eu aucun mérite à te montrer aimable. Dans ta belle-mère, peu sympathique, j'en conviens, tu trouves ta pierre d'achoppement, ta pierre de touche, accepte donc, sans t'irriter, sans te plaindre à Jacques, ces agacements multiples. Par cette acceptation, par ce silence, tu rachèteras le mal que tu as fait à ton mari. Songes-y pour te donner du courage. Songe aussi que vous êtes à Orcines pour quelques mois seulement, jusqu'à l'automne, l'hiver au plus tard. Puis, trouvez-vous le moins possible ensemble, ta belle-mère et toi. A la campagne, il est facile de s'éviter! On part en excursion, et...

—Et Mme Orvanne suit. C'est le caniche de son fils. Mais, au fait, grand ami, vous avez raison, en prenant à deux mains mon âme, mon cœur, ma fierté, ma tête, tout moi, je puis arriver à ne rien dire à Jacques, peut-être même à ne pas riposter à sa mère.

—Et Rosel? Tu ne me parles pas de Rosel?

Les joues pâles de Suzan devinrent toutes roses de plaisir.

—Rosel, c'est la fleur de Suzan, l'amie de petite mère, je vais vous la chercher.

Elle revint au bout d'une minute et, de loin, montrant le docteur à la fillette :

—Qui est là, ma Rosel?

Il y eut un cri joyeux d'oiselet, puis une syllabe fut jetée dans le silence du jardin:

—Co!

—Tu sais, petite, je te mangerais de baisers, fit le docteur de sa grosse voix, et, pour un rien, je pleurerais de voir que tu reconnais ton vieux Roscob. Ta fille grossit, Suzan.

—Vrai ?

—Oui. Regarde ces mollets, ces bras, ces joues. Tu deviens noiraude, ma Rosel, il me tarde que ta maman soit hâlée comme toi. Allons, je retourne au chalet. Reste à l'air avec ta fille et ne t'inquiète plus de ton mari. Je suis garde-malade nuit et jour, jusqu'à ce qu'il puisse se lever.

Bien que Jacques fut encore très faible, Suzan n'oublia jamais la douceur des jours qui suivirent l'arrivée du docteur Roscob. Mme Orvanne, intimidée par les façons brusques, par la liberté de langage du docteur, restait dans sa chaumière, et le chalet des Saules devenait sans elle un petit paradis. D'abord, on causa, on lut autour du lit de Jacques ; puis le fauteuil du malade fut roulé sur le balcon, et l'air de juin, doux, parfumé, opéra si vite uve action bienfaisante que le docteur Roscob permit enfin des promenades en voiture. Mais comme les larmes sont toujours proche du bonheur, cette permission fut le signal de son départ. Ni Jacques, ni Suzan, malgré la tristesse de la séparation, n'osèrent le retenir, tant ils savaient, l'un et l'au-

tre, que ce vieil ami, en demeurant auprès d'eux, venait de leur donner une inestimable preuve d'affection ; et sans lui désormais, mais aussi sans Mme Orvanne, ils allèrent camper chaque jour dans un endroit pittoresque, avec livres, crayons, appareil de photographie, et... Rosel, la distraction suprême.

Après les angoisses passées, cette vie était si douce que Suzan ne s'ennuyait pas. Elle rtrouvait la campagne charmante, se réjouissait du retour des forces de Jacques, de la vigoureuse "poussée" de Rosel, et aussi du "teint merveilleux" que réflétait son miroir.

—Nous rajeunissons, disait-elle parfois en riant. Nos amis ne nous reconnaîtront plus. Mettez de l'air d'Auvergne en flacon pour nous et vos clients, Jacques.

Mais, un jour, tout changea soudain. Au moment où l'on se disposait à partir pour la promenade habituelle, un domestique apporta une lettre au docteur.

Il lut, puis la tendit à Suzan.

—Lordier se sent très fatigué. Il me demande si je puis faire l'intérim au sanatorium, pendant cette crise qui ne sera peut-être pas longue. Dès lors, qu'il s'agit d'un service à rendre, j'accepte, c'est évident.

La jeune femme avait pâli.

—M. Lordier devrait s'adresser à un médecin de Clermont, dit-elle vivement. Il vous faut un repos total, de l'air, de la distraction. Répondez négativement, en donnant ces raisons très valables, M. Lordier le sait mieux que personne, lui qui vous a soigné.

—Justement parce qu'il m'a soigné, il "sait" qu'il ne me demande que le possible. Aller à Durtol, même à pied, est une très courte promenade ; une visite au sanatorium n'a rien de fatigant.

—Je serai très seule sans vous...

—Vous pourrez m'accompagner avec Daisy et Rosel, venir m'attendre, quoique l'heure du retour soit assez problématique, puisqu'elle dépend non du médecin, mais des malades à soigner. Enfin, Suzan, c'est un service de quelques jours, une question de charité fraternelle, je ne puis refuser, je vous l'affirme. Qu'allez-qous faire cette après-midi?

—M'installer au jardin et dessiner un peu.

Avec un certain embarras, il dit:

—Ma mère n'est pas venue depuis assez longtemps, ne pourriez-vous aller la voir quelques minutes, ou, si vous le préférez, envoyer Rosel et Daisy? Cette attention lui serait agréable.

—J'enverrai Rosel ; sûrement elle pleurera.

Il eut un geste brusque.

—On la laissera pleurer ; cette enfant "doit" s'habituer à sa grand'-mère.

—Eh bien, on la laissera pleurer, mon ami. Quant à moi, je recevrai toujours gracieusement Mme Orvanne, mais je préfère ne pas aller chez elle, nous nous heurtons sans cesse, vous le savez.

—Oh! les femmes, les femmes!.... Je prends le parti de la neutralité. Laissez-moi en dehors de tous ces riens, qui, à vous et à ma mère, semblent de vraies montagnes.

Il inclina sa haute taille, baisa sa femme silencieuse, Rosel, qui gazouillait un tas de choses incompréhensibles, jeta un "A bientôt!" sonore, et allant vers le domestique qui attendait sa réponse :

—Je pars, avec vous, dit-il.

Suzan les regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au tournant de la route ; alors, attentivement, elle relut les quelques lignes tracées par le docteur Lordier d'une main fiévreuse :

"Mon cher camarade,

"Pouvez-vous venir de suite chez moi? Vous me donnerez votre avis sur la crise qui me jette au lit sans crier gare. Ce n'est pas la première et, d'habitude, ce n'est pas long. Je m'inquiétais d'un remplaçant au sanatorium pour ces quelques jours de souffrances, votre mère, qui a fait hier une visite à ma femme, nous laisse espérer que vous accepterez cde bon cœur cet intérim. Je connais votre dévouement et vous remercie d'avance en vous serrant la main.

"LORDIER."

Suzan froissa la lettre entre ses doigts nerveux.

—Oh! qu'elle va être contente d'avoir réussi à nous éloigner un peu l'un de l'autre! Je...

—Madame, faut-il déshabiller la petite?

C'était la fidèle Daisy qui, presque aussi attristée que sa maîtresse, interrogeait.

Une minute, la jeune femme eut la velléité de se venger en gardant l'enfant auprès d'elle, mais Jacques serait contrarié ; de plus, ne devait-elle pas, ainsi que l'avait conseillé le docteur Roscob, ainsi qu'elle le pensait elle-même, racheter ses torts passés par quelques sacrifices?

—Conduisez Rosel chez Mme Orvanne, dit-elle, un léger sourire aux lèvres devant l'air consterné de Daisy. Monsieur le désire vraiment. Si elle vous reçoit mal, vous reviendrez aussitôt ; sinon, restez un peu avec ma belle-mère, lors même que Rosel pleurerait. Ma pauvre Rosel finira bien par s'habituer au bonnet auvergnat.

Daisy hocha la tête. Et, tout le long du chemin, elle songea que jamais la petite, pas plus qu'elle, Daisy, ne pourrait "s'habituer" au visage maussade qu'entourait le fameux bonnet.

...Sa haute taille courbée en deux, Mme Orvanne enlevait les herbes folles qui poussaient avec vigueur dans un carré de choux, quand un rire clair d'enfant lui fit lever la tête.

Vers la palissade qui clôturait le jardin, d'énormes plants de roses trémières dressaient leurs tiges chargées de fleurs aux teintes vives, et Rosel, les mains tendues, cherchait à saisir l'une d'elles, tant ce rouge éclatant captivait son regard.

—Ah! c'est toi? fit la paysanne se remettant à son carré de choux.

Daisy poussa bravement la porte à claire-voie.

—Madame ne sort pas aujourd'hui, elle a pensé, comme monsieur, que vous seriez contente de voir Mlle Rosel.

Sans prendre garde aux dernières paroles, la paysanne questionna d'un ton vif :

—Madame ne sort pas? Alors, mon fils...

—Monsieur vient de partir pour Durtol.

Une flamme rapide brilla dans les yeux de la mère Orvanne. Presque gracieuse, elle dit à Daisy:

—Vous pouviez le suivre avec la petite ; la promenade est jolie et vous auriez vu le garçon de Mme Lordier. Il a le même âge que Rosel et il est deux fois plus gros.

—Rosel devient une grosse fille aussi, fit tranquillement Daisy: je dois élargir toutes ses robes. Allons, Rosel, montrez un peu à grand'mère votre jolie mine et vos bras si ronds.

Mais de Rosel, cachée sous la robe de Daisy, on n'apercevait plus que les deux petits pieds qui commençaient à trépigner de rage.

—Emmenez-la, ma fille, elle va encore pleurer et on ne doit pas vouloir laisser pleurer cette demoiselle.

Daisy comprit que ce "on" désignait non le docteur, mais la jeune femme ; or, si elle aimait Rosel et le docteur, elle avait un culte pour Suzan. Prenant l'enfant dans ses bras, elle la tendit, malgré sa résistance et ses cris, à la grand'mère, stupéfaite.

(à suivre)

Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.

Téléphone Est 2394. Agence de buanderie.

LIBRAIRIE

DEOM, SAVARIN & Cie

GROS ET DETAIL

Dépot général de toutes publications.
Envoi sur Ordre de tous Journaux, Revues et Publications Périodiques Françaises au Canada et à l'étranger.
Correspondants de Journaux Français.
Conditions Spéciales pour Librairies de Détail.
Grand Choix de Littérature en tous genres
LIVRES DE MEDECINE, CIGARES, TABACS, PIPES, Articles de Fumeurs
Livraison à domicile. Chocolats et Bonbons.

1738, Rue Ste-Catherine. Montréal

Chroniques du lundi

PAR

FRANCOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35 cents.
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 rue Ste-Catherine, et DEOM, SAVARIN & Cie, 1738 rue Ste-Catherine, Montréal.

"MAISON DE CONFIANCE"
UN SEUL PRIX



FOURRURES ! !

Nous invitons les dames à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collerettes, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous, Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

274 ST-LAURENT 220 ST-JACQUES

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

STANTON'S

Marque de commerce

Epilepcure

CE REMEDE

VERITABLE SPECIFIQUE

Après quelques années d'expérience est mis dans le commerce à la sollicitation de nombreuses familles qui en ont expérimenté les

MERVEILLEUX EFFETS

On sait que la terrible maladie que l'EPILEPCURE est appelé à guérir, n'a jamais cédé aux remèdes les plus puissants.

Nous pouvons affirmer que l'EPILEPCURE donnera un prompt résultat, si on le prend selon les directions.

PRIX: $1.00 LA BOUTEILLE OU $5.00 POUR SIX

DEPOT GENERAL

J. H. PAQUIN

391, avenue Mont-Royal
1284, rue Saint-André
Phone Est 1129 MONTREAL

...L'ELEGANCE...

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Francais Accordéon et Couteau

Création du Printemps Plissé-Soleil

pour
JUPE PROMENADE
Une spécialité



Ouvrage garanti et promptement exécuté
Pour détails et prix, s. v. p. vous adresser à

Featherbone Novelty Mf'g Co (Limited)
Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks, Carré Phillippe



Votre Buste

développé de 2 pouces dans un mois avec le



BUSTINOL

du Dr Simon de Paris France.

$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix $1.00 le flacon qui peut durer deux mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10 cts pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez Cie Méd. Dr. Simon. Dépt 19. B.P. 713, Montréal.



Poils follets, Cheveux et Barbes superflue

Quelque touffue quelle soit. Enlevée instantanément sans dommager en aucune façon la peau la plus délicate. $50 de récompenses à quiconque ne réussit pas. C'est par accident que le Dr Simon de Paris a découvert ce miraculeux Produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaitre l'usage du razoir et et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez 10c pour frais de poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde, Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, adressez Cooper et Co, dépt. 6. 425 rue St-Paul, Montréal, agents speciaux pour le Canada.

Tel. Marchands : 1879

L. J. A. Peloquin

Portraitiste

Spécialité de Portraits d'un fini irréprochable

Atelier : 471 rue Mont-Royal

En face des Pères du St. Sacrement

MONTREAL

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUÉES.

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES

Prix 25 cents. **A vendre partout**

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe
UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les jambes, le Lumbago, le mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, geur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède [illegible] donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyade sous la main en cas de besoin

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c.

. . LES VERS . .

Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus [illegible] et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après

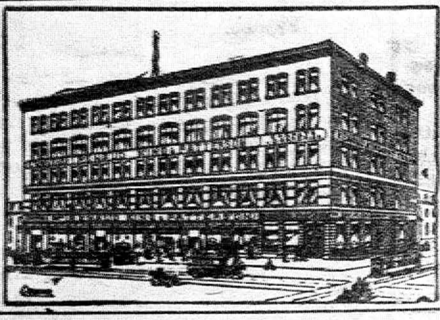
Ce remède à la forme d'une **TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT**, étant considérée comme la forme **la meilleure et la plus simple pour l'usage des** enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrivé

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Fumez les

Cigarettes Egyptiennes

MOGUL

En vente partout

Bouts en liège



15c. la boîte.

Coaltar Saponine

Desinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS.

TRES EFFICACE CONTRE LES

Plaies, Cancers, Angines, Suppurations, etc., etc.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage de nourrissons, soin de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives, et des muqueuses.

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS.